

Les langues nilo-sahariennes
Pascal Boyeldieu (CNRS, UMR 7594)

Des quatre grands ensembles linguistiques de l'Afrique qui font référence depuis J.H. Greenberg, la famille nilo-saharienne est à la fois la plus hétérogène et la plus sujette à controverse. Elle compte, selon les estimations, de 90 à 180 langues qui s'étendent du Mali à l'Éthiopie et de l'Égypte à la Tanzanie. Ces langues, qui sont parlées par des groupes humains de cultures extrêmement variées (que l'on compare, à titre indicatif, les cultivateurs *Sara* du Tchad, les chasseurs-cueilleurs *Efe* ou *Asua* de la République Démocratique du Congo et les pasteurs *Maasai* de Kenya/Tanzanie), révèlent également des dynamiques très contrastées : certaines d'entre elles comptent plusieurs millions de locuteurs (*songhay* du Niger, *luo* du Kenya, *kanuri* du Nigeria...) quand d'autres sont en voie d'extinction.

Leurs systèmes révèlent également des types extrêmement diversifiés, à tel point qu'une typologie des langues nilo-sahariennes conduit à lister des traits phonologiques, morphologiques et syntaxiques qui révèlent la plus grande variété.

En dehors même des incertitudes de détail touchant la délimitation de cet ensemble, la définition du nilo-saharien comme unité "génétique" soulève différentes questions touchant la classification interne de ces langues et l'interprétation historique qui peut être faite de leurs relations.

On présente dans les paragraphes qui suivent un bref inventaire des langues nilo-sahariennes avant d'évoquer l'historique de leur classification, les questions qu'elle soulève et des perspectives de recherche comparatives plus ponctuelles.

Inventaire

Sont traditionnellement comptés dans la famille nilo-saharienne les langues ou les groupes de langues répertoriés ci-dessous.

Le *songhay* et ses variantes dialectales (*dendi*, *zarma*...) réunissent en un ensemble linguistique homogène quelque trois millions de locuteurs établis aux confins du Niger, du Burkina-Faso et du Mali.

Les langues sahariennes (*kanuri*, *teda*, *zaghawa*...) sont parlées à l'ouest du Lac Tchad (Niger/Nigéria) et dans le nord du Tchad par environ quatre millions de locuteurs.

Le groupe *maban* compte cinq langues (*bura-mabang*, *masalit*, *aiki*...) parlées par quelques centaines de milliers de locuteurs aux confins du Tchad et du Soudan.

Le *fur* compte un demi-million de locuteurs dans l'est du Soudan (Darfur).

Le groupe *soudanique central* rassemble une soixantaine de langues qui s'étendent sur le Tchad méridional, le sud-ouest du Soudan, le nord-est de la R.D.C. (ex-Zaïre) et le nord de l'Ouganda. Les plus représentatives sont les langues *sara* du Tchad (*sar*, *mbay*, *ngambay*..., plus d'un million de locuteurs) ainsi que les langues *logo*, *lugbara*, *ndo*, *mangbetu* et *badha* de R.D.C. et Ouganda (deux à trois millions de locuteurs).

Le groupe *soudanique oriental* constitue l'ensemble le plus diversifié, comprenant les parlers *nubiens* des confins soudano-égyptiens (notamment *nobiin* et *kenzi-dongola*, près d'un million de locuteurs), les parlers *sourmiques* d'Éthiopie (*didinga*, *murle*, *majang*, *me'en*...), le *nera* (*barea*) d'Érythrée, le groupe *jebel* (*ingessana-tabî*) du Soudan oriental, les deux groupes *nyimang-afitti* et *temein* des monts Nuba (Soudan), le groupe *merarit-tama-sungor* des confins tchado-soudanais, les parlers *dajo* du Tchad oriental et du sud-ouest du Soudan, le petit groupe *nyangiya-ik* (*teuso*) du nord de l'Ouganda, et

enfin l'important groupe des langues *nilotiques*, qui couvrent le Soudan méridional, l'Ouganda, l'est du Kenya et le nord de la Tanzanie, et dont certaines (*luo, dinka, nuer, lango, acoli, alur, teso, maasai*) comptent près d'un million de locuteurs ou plus. Les trois derniers groupes sont minoritaires (quelques dizaines de milliers de locuteurs) :

- le groupe dialectal *berta* (ouest de l'Éthiopie) ;
- le groupe dialectal *kunama* (ouest de l'Érythrée) ;
- le groupe *koman-gumuz* des confins soudano-éthiopiens.

Enfin il faut peut-être encore intégrer dans la famille nilo-saharienne les langues suivantes :

- le petit groupe *kadugli-krongo* (Monts Nuba du Soudan) ;
- le *shabo* et l'*ongota* (Éthiopie du sud) ;
- le *méroïtique*, langue morte connue à travers l'épigraphie de la région du Nil soudanais.

Les incertitudes touchant l'extension, la dénomination et l'identité précises de certaines langues s'expliquent en partie par le caractère tardif du contact avec les populations qui les parlent. En dépit du progrès considérable qu'ont connu les études nilo-sahariennes au cours des dernières décennies, de nombreuses langues, d'accès difficile, demeurent très mal connues. Dans certaines zones enfin (notamment Tchad, Soudan, Éthiopie) plusieurs d'entre elles, concurrencées par des langues de plus grande extension, sont en voie d'extinction.

Classification

A quelques détails près, l'identité du groupe nilo-saharien tel qu'on vient de l'esquisser est due aux travaux de Greenberg (1963, 1971). Celui-ci fonde son argumentation sur deux critères essentiels. D'une part un vocabulaire commun, qu'il identifie par repérage des ressemblances récurrentes selon un principe de "comparaison en masse". D'autre part une série de constantes touchant des éléments morphologiques (pronoms sg. de 1ère/2ème/3ème pers. en *a/i/e*, opposition sg./pl. en *n/k* ou en *t/k*, dérivatif nominal en *k-*, formatif nominal *k-* "mobile" ... entre autres). Greenberg innove en ce qu'il regroupe en un ensemble unitaire une série de familles linguistiques relativement bien établies par ailleurs (notamment définies par Tucker et Bryan, 1956, 1966). De plus, comme il l'a fait pour le *peul*, il récuse de façon vigoureuse la position de Meinhof concernant la place du *maasai* et replace à bon droit les langues "nilo-hamitiques" au sein du groupe *nilotique*. Greenberg (1971:436-437), reconnaissant l'extrême diversité de la famille nilo-saharienne, accorde pourtant à sa classification une valeur généalogique forte. Si la position de Greenberg est généralement considérée comme une base de travail utile, deux auteurs ont consacré leurs efforts à affiner ses conclusions, sans les remettre fondamentalement en cause. Bien qu'ils diffèrent dans leur méthode et dans leurs résultats, Bender (1997) et Ehret (2001) se réclament tous deux du comparatisme classique : ils cherchent à établir des correspondances lexicales et morphologiques régulières et se fondent sur des innovations partagées pour établir une classification interne des langues nilo-sahariennes.

Bender aboutit ainsi à une configuration en quatre branches parallèles, consistant en *songhay*, *saharien*, *kuliak* (*nyangiya-teuso*) et une dernière branche plus complexe, elle-même subdivisée en "noyau" (*soudanique orientale*, *koman* et *kadugli-krongo*) et "satellites" (*maban*, *fur*, *soudanique centrale*, *berta* et *kunama*). En dépit de certaines

prudences méthodologiques (nombre limité de correspondances phoniques et de reconstructions lexicales, distinction des niveaux de reconstruction...) les rapprochements sémantiques que s'autorise l'auteur rendent ses conclusions peu convaincantes.

Ehret propose un schéma généalogique plus original, de nature binaire, opposant au premier niveau *koman* à *soudaniqu*, lequel se subdivise à son tour en *soudaniqu central* et *soudaniqu septentrional*, lequel se subdivise en *kunama* et *saharo-sahélien*, ce dernier comportant notamment, avec plusieurs niveaux d'embranchement, le groupe *saharien*, le *fur*, le *songhay*, les groupes *maban*, *berta* et l'ensemble des langues *soudaniques orientales* de Greenberg (on notera en particulier que le *songhay*, dont la position fait souvent problème, est ici parfaitement intégré). Plusieurs éléments suggèrent pourtant de considérer avec la plus grande réserve la méthode suivie par l'auteur : les quarante-cinq formules consonantiques du proto-nilo-saharien forment un système assez peu vraisemblable, les rapprochements sémantiques présumés sont souvent très lâches, enfin le nombre des unités significatives morphologiques (114) et lexicales (1606) reconstruites paraît extrêmement élevé comparativement à ce que l'on connaît des familles de langues dont l'histoire commune est bien étayée.

Famille ou groupe d'affinités ?

En dehors même des problèmes que pose le traitement des données, de plus en plus nombreuses pour un groupe de cette ampleur, l'identification d'une "famille" nilo-saharienne soulève une question de fond touchant la représentation que l'on se fait de l'évolution des langues. Greenberg, Bender et Ehret partagent ce présumé commun que leurs classifications sont directement interprétables en termes génétiques (ou généalogiques), c'est-à-dire que les groupements ou les arbres qu'ils proposent doivent être expressément compris comme des schémas d'évolutions divergentes régulières à partir d'une langue ancestrale commune, les phénomènes d'emprunt ou de diffusion ne constituant que des accidents relativement mineurs, qui ne remettent pas fondamentalement en cause le principe d'une parenté linguistique univoque. Plusieurs travaux récents (Thomason et Kaufman, 1988 ; Manessy, 1990) mettent toutefois l'accent sur l'importance des faits d'interférence linguistique et la diversité des modes de constitution de langue, le principe d'évolution régulière en situation de transmission directe, inspiré du modèle indo-européen, ne constituant peut-être qu'une situation relativement exceptionnelle. Cette remise en cause d'une classification univoque a été illustrée, dans le domaine nilo-saharien, par la question du *songhay*. Plusieurs auteurs avaient déjà montré les affinités contradictoires de ce dernier avec certaines langues avoisinantes. Nicolai (1990) défend plus précisément l'idée selon laquelle le *songhay* résulte d'une reconstitution de langue consécutive au développement d'un véhiculaire *tuareg* dans un contexte *mandé*. Ce faisant il récuse même, dans un tel cas de figure, toute notion d'affiliation : quand bien même ses différentes composantes seraient encore identifiables, la nouvelle langue représente une forme originale qui ne constitue, en tant que telle, l'état actuel d'aucune langue antérieure.

Cette conception plus complexe des modèles de changement linguistique, qui accorde une attention plus grande aux conditions socio-linguistiques de la transmission et de la constitution des langues, a, dans le domaine nilo-saharien, deux ordres de conséquences. D'une part il paraît indispensable d'étudier dans le détail les groupes de langues qui constituent, au sens classique, des unités généalogiques pour en retracer

l'histoire. D'autre part il convient d'envisager que les langues nilo-sahariennes ne représentent pas, en tant que telles, une unité généalogique au sens strict, au sein de laquelle les distances linguistiques doivent nécessairement s'interpréter en termes de distances chronologiques. Les récurrences lexicales qui s'observent d'un groupe à l'autre ne font peut-être que refléter des affinités caractérisant des langues qui, depuis plusieurs siècles voire plusieurs millénaires, se côtoient sur un même espace géographique. Une connaissance approfondie des groupes individuels pourra, le cas échéant, conduire à repérer des affiliations à un plus haut niveau. Elle amènera peut-être aussi parfois à toucher les limites d'une archéologie linguistique qui devient extrêmement périlleuse lorsque fait défaut le détail des conditions socio-linguistiques qui ont prévalu au changement.

Comparaison et histoire

Les groupes importants et relativement cohérents que constituent les langues *nilotiques* et les langues *soudaniques centrales* représentent un champ privilégié pour des études comparatives plus détaillées. On évoquera pour finir trois travaux qui portent sur certaines de ces langues et conduisent à des hypothèses historiques solides concernant leur filiation et leur histoire.

Rottland (1982) traite des langues *nilotiques méridionales* (Kenya et Tanzanie). Il établit la parenté de ces langues et identifie, à différents niveaux, leurs lexiques communs sur la base de correspondances phoniques régulières. S'appuyant sur un ensemble d'innovations phonologiques, morphologiques et lexicales il propose une classification généalogique qui distingue deux groupes principaux, *omotik-datooga* et *kalenjin*.

Vossen (1982) se consacre aux langues *nilotiques orientales* (Soudan, Ouganda, Kenya, Tanzanie). Appliquant des principes comparables il propose un ensemble de reconstructions lexicales correspondant aux différents niveaux d'une classification qui ordonne les quatre groupes principaux *bari*, *lotuko*, *ongamo-maa (maasai)* et *teso-turkana*. De plus il formule l'hypothèse selon laquelle les langues nilotiques orientales se sont déplacées vers le sud à partir d'un foyer situé dans le nord-ouest de leur aire actuelle, déplacement qui les a mises successivement en contact avec des langues *soudaniques centrales* puis *couchitiques orientales*. Vossen mentionne, dans ses reconstructions, plusieurs rapprochements possibles avec les langues *nilotiques méridionales*, ce qui laisse penser que la parenté de l'ensemble des langues *nilotiques* (qui comportent encore une branche *occidentale*) pourra peut-être être établie d'une façon satisfaisante.

Boyeldieu (2000) traite des langues *sara-bongo-baguirmiennes (SBB)*. Sur la base de correspondances consonantiques et tonales il établit l'unité historique de ces langues et propose un schéma généalogique qui permet de formuler l'hypothèse suivante : le foyer originel des langues *SBB* est situé dans le sud-ouest du Soudan ; *bongo*, *baka*, *modo...* en constituent les représentants actuels dans cette région tandis que d'autres ont connu une expansion remarquable les conduisant vers le Tchad méridional et donnant notamment naissance aux nombreuses langues *sara*. Les langues *SBB* ne représentent toutefois qu'une partie des langues *soudaniques centrales* et la question de leurs rapports avec les autres langues de ce groupe (soit les langues *moru-mangbetu* de Tucker et Bryan) reste ouverte. Les deux ensembles, géographiquement voisins, offrent sans conteste certaines ressemblances lexicales et morphologiques (Tucker et Bryan,

1956:141-143), qui sont pourtant, dans l'état actuel des choses, réfractaires à l'établissement de correspondances satisfaisantes. Cette situation doit-elle être simplement comprise comme l'indice d'une divergence ancienne ou ne doit-on pas envisager que des phénomènes de restructuration plus complexes ont pu affecter l'une ou l'autre branche - voire les deux -, restructurations dont la méthode comparatiste classique ne peut, à elle seule, rendre compte et pour lesquelles il faut peut-être trouver de nouveaux outils ? C'est précisément le type de questions qui se posent aujourd'hui aux nilo-saharanistes, confrontés aux ambivalences de la classification.

Références

- Bender, M.L., 1997 (2ème éd.), *The Nilo-Saharan Languages: A Comparative Essay*, Munich-Newcastle, Lincom Europa.
- Bender, M.L., 2000, Nilo-Saharan, *African Languages, An Introduction* (B. Heine et D. Nurse éd.), Cambridge, CUP, 43-73.
- Boyeldieu, P., 2000, *Identité tonale et filiation des langues sara-bongo-baguirmiennes (Afrique centrale)*, Köln, R. Köppe (SUGIA-Beiheft 10).
- Ehret, Chr., 2001, *A Historical-Comparative Reconstruction of Nilo-Saharan*, Köln, R. Köppe (SUGIA-Beiheft 12).
- Greenberg, J.H., 1963, Languages of Africa, *International Journal of American Linguistics*, 29, 1, part II. [2ème éd. : 1966, *The Languages of Africa*, Indiana University, Bloomington, La Haye, Mouton]
- Greenberg, J.H., 1971, Nilo-Saharan and Meroitic, *Current Trends in Linguistics, vol 7 : Linguistics in Sub-Saharan Africa* (Th. Sebeok éd.), Paris-La Haye, Mouton, 421-442.
- Manessy, G., 1990, Du bon usage de la méthode comparative historique dans les langues africaines et ailleurs, *Travaux du Cercle Linguistique d'Aix-en-Provence*, 8, 89-107.
- Nicolai, R., 1990, *Parentés linguistiques (à propos du songhay)*, Paris, Editions du CNRS.
- Rottland, F., 1982, *Die südnilotischen Sprachen : Beschreibung, Vergleichung und Rekonstruktion*, Berlin, Reimer (Kölner Beiträge zur Afrikanistik 7).
- Thomason, S.G. et T. Kaufman, 1988, *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press.
- Tucker, A.N. et M.A. Bryan, 1956, *The Non-Bantu Languages of North-Eastern Africa*, London-New York-Cape Town, OUP for IAI.
- Tucker, A.N. et M.A. Bryan, 1966, *Linguistic Analyses, The Non-Bantu Languages of North-Eastern Africa*, London-New York-Cape Town, OUP for IAI.
- Vossen, R., 1982, *The Eastern Nilotes : Linguistic and Historical Reconstructions*, Berlin, Reimer (Kölner Beiträge zur Afrikanistik 9).